

Les aiguilles de l'horloge font leur chemin

Mais le cœur d'une mère, c'est intemporel

février 2012

Maman
Souvenirs pêle-mêle

Circa 1973

J'avais à peine 3 ans et demi quand Maman m'a appris comment lire l'heure. C'est sans doute mon souvenir qui remonte le plus loin: je me vois, assise sur le comptoir, à fixer l'horloge du poêle pendant qu'elle m'explique patiemment le rôle de chaque aiguille. (De toute évidence, elle n'a pas crû bon de m'enseigner les rudiments du cadran « Broil » juste à côté...)

Tout en m'efforçant de visualiser tous les chiffres manquants entre le 3, le 6, le 9 et le 12, et saisissant mes premières notions de fractions (moins quart, et demie, etc.) bien avant que Josée revienne de l'école avec ses devoirs de mathématiques, je suis perplexe. Pourquoi la petite aiguille de l'horloge est-elle la plus déterminante? Ce n'est pas logique. Et où est l'aiguille invisible qui décompte les secondes, qui fait avancer la grande aiguille, qui à son tour pousse la petite aiguille à pas de tortue? C'est un brin mystérieux, ce système.

Mais en tout cas, si Maman le dit, ça doit être vrai.

Circa 1975

À tous les dimanches soirs, je m'enfonce dans mon siège derrière Papa et je regarde défiler par la fenêtre les paysages si familiers qui séparent la rue Bilaudeau de la rue Comte de Frontenac. Le chemin n'est pourtant pas si long, mais on passe souvent le temps en faisant des jeux. Je suis furieuse que Josée réussisse à tout coup à souffler au bon moment pour transformer les feux rouges en feux verts.

Mais cette fois-ci, je les tiens – je les tiens tous. C'est le jeu des initiales, et personne n'arrive à deviner qui est « J.D. ». Jean? Jacques? Jérôme? Tout le monde se prête au jeu, mais un doute s'installe au milieu du tunnel Lafontaine. Maman s'enquiert : « Tu es sûre que c'est un J, pas un G? » Elle pense que la p'tite anglaise se mêle peut-être dans son alphabet. Je ne m'en offusque pas, mais ça m'étonne; Maman, qui passe des heures interminables à jouer aux mots-mystères avec moi, devrait savoir mieux que quiconque que je maîtrise parfaitement bien mon alphabet – en deux langues, merci beaucoup.

Au fond, quand l'identité de Joe Dassin est enfin révélée, je crois qu'elle jubile de fierté autant que moi. « Jubile » avec un 'J'.

Mars 1982

Je ne me souviens pas exactement comment Maman a réagi quand Rick Monday a frappé son circuit aux dépens de Steve Rogers en octobre 1981. Était-elle aussi déçue que nous? C'était la catastrophe. Deux longues années déjà s'étaient écoulées depuis la dernière Coupe Stanley des Canadiens, mais on savait bien que ce n'était qu'une question de temps avant que les Glorieux reprennent le droit chemin. On savait comment regarder du hockey. On avait l'habitude.

Mais regarder du baseball, c'était nouveau. Maman n'aimait pas aller au Stade pour voir des matchs – trop distrayant, disait-elle, avec Youppi qui se promène partout, l'écran géant, les vendeurs de peanuts. Elle n'arrivait pas à se concentrer sur le jeu.

Pourtant, elle n'arrivait pas toujours à regarder les matchs à la télé non plus. Pendant les séries de 1981, alors qu'on était rivés au petit écran, elle ne tenait pas en place – elle sortait régulièrement du salon, s'affairait à autre chose. « J'ai les mains moites! » s'écriait-elle.

Extérieurement, elle ne s'emportait pas autant que sa p'tite soeur Nicole du temps de Boom Boom Geoffrion, mais le coeur lui débattait. Sûrement aussi fort que le mien à l'époque où il aurait fallu un tremblement de terre pour me faire décoller de mon siège pendant un match de Chris Evert.

Est-ce que l'histoire Cendrillon des Expos pouvait se répéter de sitôt? En tout cas, on était là pour le coup d'envoi au camp d'entraînement à Fort Lauderdale en février 1982. C'était amusant d'examiner les joueurs de près, de constater à quel point Terry Francona ressemblait à Papa, et d'essayer de déchiffrer les autographes griffonnés sur nos balles.

Crac! Le bâton de Gary Carter ne résiste pas et il le jette nonchalamment de côté pour continuer ses élans de pratique. Alors qu'il agrippe un nouveau bâton, Maman, elle, agrippe son courage à deux mains de l'autre côté de la clôture : « Gary, give me your bat! »

Maman, qui ne baragouine pas encore vraiment l'anglais et qui déteste attirer l'attention en public, a spontanément lancé ces cinq mots tel un cri du coeur, forte de toutes ses émotions refoulées devant sa télé et de ses 40 ans nouvellement sonnés.

Gary s'est esclaffé de rire, et lui a refilé le bâton brisé par-dessus la grille. Elle n'avait même pas dit « please ».

Carpe diem! Maman a osé.

Parions qu'elle avait les mains moites.

Circa 1985

Un rituel de famille, c'est à la fois une tradition qui se perpétue de génération en génération et une opportunité de croissance personnelle. Un rituel, c'est à la fois rassurant de par sa stabilité et assez flexible pour encourager le changement.

Dans la famille Racette, il y a un demi-siècle, on jouait aux quilles. Garçons et filles, parents, enfants – tout le monde s'y adonnait. Peu importe si on était un joueur faible ou fort, capitaine ou simple soldat – Singer, Fleetwood ou Avanti. L'important, c'était de participer.

Mais pour Huguette, ce n'était pas que convivial. Tout ce qu'on fait dans la vie, ça vaut la peine de s'y appliquer. Ce n'est pas étonnant qu'elle ait connu tant de succès à son époque – lancer une boule de quilles, c'est un travail de précision, de minutie, et personne n'est prête à s'acharner à une tâche minutieuse plus qu'Huguette.

Je n'étais pas là pour son couronnement « Boules et jupons » en 1961 à l'occasion de son triple record de 586. Et il y a sûrement eu d'autres triomphes en cours de route – des championnats d'équipe ou des victoires individuelles. J'ai oublié. Mais je me souviens très bien du moment où elle a pris une décision qui allait chambarder toute son identité de joueuse de quilles.

Après 25 ans de mardis soirs, Huguette n'était plus satisfaite de ses performances. Elle aurait pu continuer à jouer par habitude. Elle aurait pu prendre sa retraite. Elle a plutôt choisi de se lancer un défi. Ayant conclu qu'elle ne voulait pas stagner, elle a pris la résolution de changer complètement son style et jouer la « shmouille ».

Plus jamais elle n'a gagné de trophées individuels. Mais la vie ne se mesure pas à coups de triomphes. La vie est faite de petits combats quotidiens. Il suffit de s'atteler à la tâche.

Et aujourd'hui

Oui, c'est important de marquer les moments-jalons – les anniversaires, les mariages, les graduations, les naissances. Les moments déterminants, quoi – ceux auxquels on n'échappe pas – c'est la petite aiguille de l'horloge qui fait son bonhomme de chemin.

Mais Huguette profite pleinement de tous les petits moments aussi – une bonne tasse de café, un fou rire, un regard de connivence. La vie se vit au fil de l'aiguille invisible.

Quelle chance j'ai eu d'atterrir dans le monde avec cette femme comme modèle.

Quand elle a eu peur de me perdre, en février 1969, elle m'a imploré de me cramponner. J'ai eu le gros bon sens de lui obéir.

Je ne sais pas encore ce que je vais être quand je vais être grande, mais j'ai souvent entendu des parents qui brûlent d'envie de savoir ce que leurs jeunes enfants vont devenir plus tard. Après les avoir élevés, éduqués, réconfortés, réprimandés, après leur avoir transmis des connaissances et inculqué des valeurs, ils s'attendent à reconnaître le produit fini.

Mais dans le fond, ce qu'un enfant est à 3 ans, il le sera pour la vie.

Quelle chance j'ai eu – à 3 ans, moi, j'avais déjà l'heure juste.

BONNE FÊTE MAMAN !!!

JE T'AIME